

PROUST, BERGSON et L'ESPACE

Yoya NAITO

- (I) La grande influence exercée par Bergson
- (II) Le comique proustien et Le rire de Bergson
- (III) Le monologue intérieur
- (IV) La crise de l'identité

- (I) La grande influence exercée par Bergson au début du XXe siècle

C'était de 1904 à 1912 que Jean-Christophe de Romain Rolland parut dans les Cahiers de la Quinzaine. Quant à Marcel Proust, après la publication de La Bible d'Amiens en 1904, et de Sésame et les lys en 1906, ce n'est qu'en 1913 que son premier volume, Du côté de chez Swann paraîtra à compte d'auteur. Selon P.-O. Walzer, Romain Rolland "devint même la vedette commerciale", au contraire, Proust "n'est encore qu'un mondain, habitué des salons et des plages à la mode" (1). En 1922, Albert Thibaudet, critique bergsonien, a fait l'éloge du roman-fleuve à la manière de Jean-Christophe en tant que "genre suprême du roman", car le roman-fleuve, qui donne "non une sensation d'ordonnance et de composition, mais de long fleuve vivant", concrétiserait la durée bergsonienne "à travers une succession d'épisodes" (2).

Parlant de la grande influence exercée par Bergson, Ladislav Tatarkiewicz explique dans son article L'

esthétique de Bergson et l'art de son temps :

Les idées de Bergson ont été au début du XXe siècle trop répandues dans les milieux artistiques de Paris pour qu'elles n'aient pu s'infiltrer aussi dans les esprits de ceux qui ne l'ont pas lu.(3)

H.Stuart Hughes, auteur de Consciousness and Society, a prétendu :

Of all the intellectual innovators of the 1890's, Bergson was the one with the greatest charisma, the one whose direct personal influence was most compelling. (4)

The conscientious historian of ideas is obliged to try to explain why it was that he was so highly regarded in his own time.(5)

Une influence de Bergson en raison même de sa profondeur s'est étendue également aux études proustiennes. Nous nous limiterons pour l'instant à deux exemples.

Léon Pierre-Quint déclare en 1925 dans son Marcel Proust, sa vie, son oeuvre :

Les idées qui dominent l'esprit et l'oeuvre de Proust, l'écoulement du temps, l'évolution perpétuelle de la personnalité dans la durée,... toutes ces idées s'inspirent de Bergson.(6)

Floris Delattre remarque en 1948 dans son Bergson et Proust :

Le premier objet de Proust sera d'introduire, de restituer dans son roman la durée vivante.(7)

Et n'est-ce pas enfin une anticipation précise et étonnante d'A la recherche du temps perdu et du temps retrouvé --- cette oeuvre immense à laquelle Proust allait réserver, de 1906 à 1922, tous ses efforts --- que nous trouvons dès 1889, bien avant donc qu'il ait commencé d'écrire, dans Les données immédiates de la conscience, le bref essai par lequel Bergson inaugurerait sa lumineuse carrière ? (8)

D'autre part, il ne faut pas oublier que dès 1933 Eugène Minkowski a déblatéré contre les recherches tendancieuses consacrées à la conception bergsonienne du temps :

La notion de durée vécue a permis à la psychologie et à la psychopathologie de réaliser de sérieux progrès. Mais le problème de l'espace se trouvait de ce fait relégué à l'arrière-plan. Les recherches sur le temps, en s'inspirant de l'oeuvre de Bergson, prenaient pour point de départ l'opposition fondamentale du vivant et du mort, de l'intuition et de l'intelligence et, enfin, du temps et de l'espace. C'est cette opposition justement qui mettait en relief, d'une façon particulièrement saisissante, le phénomène du temps vécu dans toute sa spécificité, tandis que l'espace, vu uniquement sous son aspect mathématique et intelligible, lui servait --- qu'on me passe cette expression --- de repoussoir. (9)

Par la suite, c'est vers 1959 qu'Henri Bonnet en vient à affirmer que Proust et Bergson "diffèrent sur le point essentiel de la philosophie ou de la vision des choses" (10).

Gérard Genette dit :

Le discrédit de l'espace qu'exprimait si bien la philosophie bergsonienne a fait place aujourd'hui à une valorisation inverse. (11)

Georges Poulet, après avoir étudié le temps chez Proust, découvrait l'espace proustien. La rencontre est notable. Proust (...) ne rêvait, c'est-à-dire ne vivait que d'espace, et d'un espace substantialisé. (12)

Georges Poulet en 1963 a d'abord donné à son article le titre L'espace proustien. Mais Jean-Yves Tadié critique Georges Poulet en disant en 1971 que "bref, le Temps n'est plus à la mode" (13).

(II) Le comique proustien et Le rire de Bergson
A travers les modifications des études proustiennes,

il est communément admis à présent que le temps proustien est un temps spatialisé qui se distingue essentiellement de la durée bergsonienne. Mais alors que les études sur le temps dans A la recherche du temps perdu sont multiples, celles sur le comique sont très rares.

Donc, en comparant le comique proustien à la théorie de rire bergsonienne, nous tenterons ici d'établir la différence entre les deux et de considérer encore une fois leurs conceptions du temps. Par exemple :

La figure de Legrandin exprimait une animation, un zèle extraordinaires; il fit un profond salut avec un renversement secondaire en arrière, qui ramena brusquement son dos au delà de la position de départ.(...) Ce redressement rapide fit refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de Legrandin que je ne supposais pas si charnue ; et je ne sais pourquoi cette ondulation de pure matière, ce flot tout charnel, sans expression de spiritualité et qu'un empressement plein de bassesse fouettait en tempête...(14)

Ravi dans une sorte de rêve, il souriait, puis il revint vers la dame en se hâtant et, comme il marchait plus vite qu'il n'en avait l'habitude, ses deux épaules oscillaient de droite et de gauche ridiculement, et il avait l'air, tant il s'y abandonnait entièrement en n'ayant plus souci du reste, d'être le jouet inerte et mécanique du bonheur. (15)

Ces manières de Legrandin prouvent nettement la théorie de Bergson que "nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose" (16).

Et puis Bergson dit que "un homme qui se déguise est comique" (17). Tous les personnages de la matinée chez la princesse de Guermantes apparaissent sous un déguisement, comme dans "la féerie" ou dans "le

guignol".

Débarassé qu'il était de toute âme consciente, M.d'Argencourt est comme une poupée trépidante, à la barbe postiche de laine blanche, que je le voyais agité, promené dans ce salon, comme dans un guignol.(18)

Une jeune femme que j'avais connue autrefois, maintenant blanche et tassée en petite vieille maléfique, semblait indiquer qu'il est nécessaire que, dans le divertissement final d'une pièce, les êtres fussent travestis à ne pas les reconnaître.(19)

Les gens du monde ne donnent pas la comédie et ne font une impression comique au narrateur que parce que débarassés "de toute âme consciente", ils sont "sans expression de spiritualité", et ne sont qu' "une chose", ou "une poupée". Ils ne sont ni comiques en soi, ni objet de rire pour le reste des gens. Ils ne provoquent pas d'éclat de rire chez les invités dans cette matinée. Proust n'invente pas de personnages comiques comme dans la farce ou dans le vaudeville. Proust se sépare également de Bergson, quand celui-ci explique "comment il nous arrive de rire d'autre chose que d'un caractère" (20), et "qu'il semble que le rire ait besoin d'un écho"(21), et que les personnages de la vie réelle "ne sont comiques à nos yeux que parce qu'ils nous donnent la comédie" (22). Lorsque Proust décrit les gens du monde, ce n'est pas au caractère, mais à l'aspect seulement qu'il s'intéresse. Pour Proust, il s'agit de l'aspect physique, et puis des modifications du physique des gens du monde. Ils ne se déguisent pas volontiers comme dans la farce; leur aspect physique n'est qu' observé par le narrateur. Leur aspect même, de son point de vue, est un déguisement, mais pour lui seule-

ment, et leur décadence physique sous "l'action des années" (23), intervient comme dans la féerie.

Bergson dit dans Le rire:

La vie se présente à nous comme une certaine évolution dans le temps, et comme une certaine complication dans l'espace. Considérée dans le temps, elle est le progrès continu d'un être qui vieillit sans cesse. (24)

et dans L'évolution créatrice :

Si notre existence se composait d'états séparés dont un "moi" impassible eût à faire la synthèse, il n'y aurait pas pour nous de durée. (25)

Pour Bergson, la vie "est le progrès continu d'un être", au contraire, pour Proust, elle est découpée "par des intervalles de temps" (26) et donc "il n'y aurait pas de durée". Autrefois le narrateur a connu une personne, et maintenant il la revoit. Il faut "les regarder, en même temps qu'avec les yeux, avec la mémoire" (27), pour concevoir que ces deux ne sont qu'une même personne, et que "celle qui fut jeune est vieille". Sur ce point, Proust n'admet pas "le progrès continu d'un être qui vieillit sans cesse" comme Bergson, et considère l'individu "comme une suite de moi juxtaposés mais distincts qui mourraient les uns après les autres" (28).

Donc, l'idée du changement est essentiellement différente chez Proust et Bergson. Pour Bergson, le changement est la durée même qui "est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant" (29). Bergson écrit que "notre durée n'est pas un instant qui remplace un instant" (30). Tout au contraire, pour Proust, le changement est justement "un instant qui remplace un instant". Au con-

traire de la durée chez Bergson, la durée chez Proust est, pour reprendre la citation précédente, "une suite de moi juxtaposés mais distincts qui mourraient les uns après les autres". Chez Bergson, c'est "dans l'espace et dans l'espace seulement" qu'il y a "distinction nette de parties extérieures les unes aux autres" (31).

Nous nous plaçons d'ordinaire dans "le temps spatialisé". "Nous n'avons aucun intérêt à écouter le bourdonnement ininterrompu de la vie profonde. Et pourtant la durée réelle est là"(32) pour Bergson. Là, Proust verrait la durée proustienne, c'est-à-dire, "une étendue immense et fort diverse de gisements précieux" (33) sortes de "morts successives" (34).

C'est pourquoi, pour Bergson, le comique est l'image négative de la théorie de la durée, car une personne, qui "nous donne l'impression d'une chose", ne vit pas la durée comme les personnages chez Proust. L'image négative de la durée, Bergson l'a considérée comme comique dans Le rire.

(III) Le monologue intérieur

Si cette durée bergsonienne se sépare du temps proustien, dans quel roman la verrons-nous s'exprimer ? Il est là-dessus deux opinions opposées. Alors que Thibaudet mentionne en 1922 Jean-Christophe comme nous l'avons dit plus haut, des critiques rapprochent la durée bergsonienne du monologue intérieur tel qu'on le rencontre chez James Joyce ou chez William Faulkner.

C'est par la publication d'Ulysses de Joyce que

l'expression "monologue intérieur" (35) est devenue familière. Mais sa définition s'est compliquée depuis son apparition. Tout le monde sait que cette nouvelle technique a été employée dans certains chapitres d'Ulysses ou dans certaines oeuvres de Faulkner.

Elyane Dezon-Jones insiste:

Le monologue intérieur est essentiellement une façon littéraire de représenter, avec le moins de coupure possible, sans heurts et sans heures, l'intuition de la durée. (36)

Donc, Jean-Christophe et Ulysses sont-ils des oeuvres du même genre où dans les deux s'emploie le monologue intérieur ? Il va sans dire qu'il n'est rien de plus différent que ces deux oeuvres. Le premier est un roman-fleuve de même qu'un Bildungsroman typique et traditionnel à la manière du Wilhelm Meister de Goethe où le temps s'écoule chronologiquement du passé vers l'avenir. Au contraire, Ulysses, qui se présente comme une innovation vis-à-vis du roman traditionnel, est l'une des oeuvres les plus avant-gardistes du XXe siècle. Entre les deux, un gouffre les sépare.

Citons maintenant le monologue intérieur de Molly Bloom dans le dernier et très célèbre chapitre d'Ulysses. Elle s'étend à demi endormie dans son lit en attendant la rentrée de son mari, et son ami d'enfance, son mari et son amant etc. défilent inconsciemment l'un après l'autre dans son esprit.

... he was glad to get shut of her and her dog smelling my fur and always edging to get up under my petticoats especially then still I like that in him polite to old women like that and waiters and... (37)

L'auteur ne décrit pas ici la conscience du demi-

sommeil de Molly du point de vue de l'auteur. C'est la transcription de sa conscience même que le lecteur trouve ici, et l'intervention de l'auteur y serait impossible. Quant à la temporalité de la conscience, si la conscience est conscience de quelque chose, elle est une conscience présente. Donc, la conscience du passé ainsi que celle du futur ne sont que la conscience au présent tant que la conscience reste la conscience.

Est-ce que ce monologue intérieur constitue alors une façon de représenter la durée bergsonienne comme le prétend Dezon-Jones ?

Pour Bergson, "l'esprit humain est la conscience même"(38) et "pour un être conscient, exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même," (39) autrement dit, chez Bergson exister est durer. Il me semble que la durée bergsonienne est plus proche de l'état d'âme, et englobe une idée de maturité. La maturité est un développement continu et enrichissant de l'esprit du passé vers le futur, évolution créatrice et spirituelle comme sujet du Bildungsroman. Mais la durée bergsonienne ne consiste pas en un écoulement de temps chronologique.

Dans quelle sorte de roman est-elle représentée, si elle ne se retrouve ni chez Jean-Christophe, ni chez Ulysses, comme Thibaudet et Dezon-Jones l'affirment de façon errante ?

Elle n'est, me semble-t-il, qu'une idée idéale et non réelle du dualisme qu'implique la distinction rigoureuse mais fautive du temps et de l'espace.

(IV) La crise de l'identité

D'autre part, où se trouve la spatialité du temps proustien ?

Nous serions tentés de la voir dans Rue des Boutiques Obscures, sixième roman de Patrick Modiano. Ce roman est l'histoire d'un homme qui a été brusquement frappé d'amnésie et qui cherche à retrouver des témoins ou des traces de son passé. Durant sa poursuite, il obtient des fragments oubliés du passé de l'homme qu'il était peut-être, mais à qui, de toutes façons, il ne semble pas qu'il finisse par s'identifier. A la fin, il quitte Paris pour l'île de Padipi en Polynésie où il a quelque chance de retrouver son ami de jeunesse Freddie qui lui donnera des renseignements sur ce qu'a été sa vie. Mais Freddie a déjà disparu en mer avant son arrivée. Il pense que Freddie a décidé de couper les dernières amarres et devrait se cacher dans un atoll.

Sous quelle forme son passé se présente-t-il pour ce héros ? Les fragments de son propre passé qu'il a recueillis peuvent lui appartenir ou ne pas lui appartenir. Il peut être Freddie ou Jimmy Pedro Stern ou Pedro McEvoy. Ces fragments ne sont que l'amoncellement des fragments du passé sans aucun rapport les uns avec les autres.

Cependant pour Proust, des années ont possé mais ne sont pas "séparées de nous"(40).

cet instant ancien tenait encore à moi, (...) je pouvais encore retourner jusqu'à lui, rien qu'en descendant plus profondément en moi.(41)

Quand le "je" proustien entendit encore le tinte-

ment de la sonnette ancienne du jardin de Combray dans l'hôtel du prince de Guermantes, "je" fus éfrayé de penser qu'il fallait "qu'il n'y eût pas eu discontinuité"(42) entre l'instant si lointain et la matinée de Guermantes.

Dans le cas de Modiano :

J'ai tourné le commutateur, mais au lieu de quitter le bureau de Hutte, je suis resté quelques secondes dans le noir. Puis j'ai rallumé la lumière, et l'ai éteinte à nouveau. Une troisième fois, j'ai allumé. Et éteint. Cela réveillait quelque chose chez moi: je me suis vu éteindre la lumière d'une pièce qui était de la dimension de celle-ci, à une époque que je ne pourrais pas déterminer. Et ce geste, je le répétais chaque soir, à la même heure.(43)

Dans cette phrase semblable à la scène de la petite madeleine dans A la recherche du temps perdu, des lambeaux de sa vie passée ne peuvent se changer en passé comme "terrains résistants sur lesquels je m'appuie encore"(44) chez Proust.

Le héros écrit dans la lettre à Hutte :

Jusque-là, tout m'a semblé si chaotique, si morcelé... Des lambeaux, des bribes de quelque chose, me revenaient brusquement au fil de mes recherches... Mais après tout, c'est peut-être ça, une vie ... Est-ce qu'il s'agit bien de la mienne ? Ou de celle d'un autre dans laquelle je me suis glissé ? (45)

Il se pose une seule question "qui suis-je ?" plutôt "qui est je ?". Mais l'auteur ne lui permet pas de trouver la réponse.

Cette réalité du héros amnésique semble suggérer la situation de l'homme moderne qui connaît une crise d'identité.

(Le 30 juin 1983)

Notes

- (1) Pierre-Olivier Walzer : Littérature française, le XXe siècle I. Arthaud, 1975, p.230 et p.117.
- (2) Albert Thibaudet : Réflexions sur la littérature ; la composition dans le roman. N.R.F., novembre 1922,p.604 et p.601.
- (3) In Bulletin de la société française de philosophie. No spécial, "Bergson et nous", Armand Colin, 1959,p.301.
- (4) H.Stuart Hughes : Consciousness and Society. The Harvester Press,1958. C'est l'édition de 1979 que nous citons. P.115.
- (5) Ibid.,p.113. Cf;, P.-O.Walzer : Op.cit.,pp.125-7.
- (6) Léon Pierre-Quint : Marcel Proust, sa vie, son oeuvre. Sagittaire, 1925. C'est l'édition de 1946 que nous citons. P.37.
- (7) Floris Delattre : Bergson et Proust, accords et dissonances. Les études bergsoniennes,vol.1, P.U.F.,p.44.
- (8) Ibid., p.64.
- (9) Eugène Minkowski : Le temps vécu, études phénoménologiques et psychopathologiques. Delachaux et Niestlé, 1968,p.366, réimpression. 1ère éd.,d'Artrey,1933.
- (10) Henri Bonnet : Bergson et Proust. Bulletin de la société française de philosophie. No spécial, "Bergson et nous", Armand Colin, 1959, p.43.
- (11) Gérard Genette : Espace et langage. Figures I. Seuil,1966, p.107.
- (12) Ibid., p.108.
- (13) Jean-Yves Tadié : Proust et le roman. Gallimard, 1971, p.293.
- (14) Marcel Proust : A la recherche du temps perdu. I. Bibliothèque de la Pléiade,pp.124-5.
- (15) Ibid.,p.125.
- (16) Henri Bergson : Le rire. Edition du centenaire, P.U.F., 1959, p.414.
- (17) Ibid., p.407.
- (18) III, p.924.
- (19) III, p.926.
- (20) Op.cit., p.450.
- (21) Ibid., p.389.
- (22) Ibid., p.451.
- (23) III, p.987.
- (24) Op.cit., p.429.
- (25) Henri Bergson : L'évolution créatrice. Edition de centenaire, P.U.F., 1959, p.497.
- (26) III,p.970.

- (27) III, p.924.
(28) III, p.943.
(29) L'évolution créatrice, p.498.
(30) Ibid.
(31) Henri Bergson : La pensée et le mouvant ; la perception du changement. Edition du centenaire, P.U.F., p.1384.
(32) Ibid.
(33) III, p.1037.
(34) III, p.1038.
(35) Michel Raimond dit sur l'expression "monologue intérieur", que "les expressions anglaises 'stream of thought'(courant de pensée), puis 'stream of consciousness'(courant de conscience) puis 'thought train'(enchaînement de la pensée) font mieux apparaître le caractère de déroulement des états de conscience." La crise du roman. Corti, 1967, p.257.
(36) Elyane Dezon-Jones : Proust et l'Amérique. Nizet, 1982, p.20.
(37) James Joyce : Ulysses. The Bodley Head,1960, p.872.
(38) Henri Bergson : L'énergie spirituelle;l'âme et le corps. Edition du centenaire, P.U.F., p.857.
(39) Op.cit., p.500.
(40) III, p.1046.
(41) III, p.1047.
(42) Ibid.
(43) Patrick Modiano : Rue des Boutiques Obscures. Gallimard, 1978,p.140.
(44) I, p.184.
(45) Op.cit., p.202.